

## Introduction à une rencontre sur l'avenir de la psychopathologie

Pierre Ebtinger

Cette rencontre, sous le titre « La psychanalyse menacée à l'Université », doublé d'une question « demain qui serons nos psys ? », s'inscrit dans un ensemble de meetings à travers tout le pays. Ce mouvement, qui se fait à partir de nombreuses associations de praticiens de la psychanalyse, répond à une inquiétude grandissante face aux mutations dans l'abord du fait psychique. En effet, on constate une dépréciation de la psychanalyse, au profit de techniques comportementales et cognitives qui s'imposent en se référant à la science ; on observe une dévalorisation du subjectif au profit de l'objectif, un rabaissement de la parole face aux chiffres.

Comment pouvons-nous penser cette opposition ?

S'agit-il d'opposer face à face psychanalyse et TCC et de déterminer si l'un est meilleur que l'autre ? Voulons-nous comparer des résultats, faire valoir des performances, évaluer des coûts ? Cette approche est celle qu'offre facilement l'abord chiffré et quantifié d'un problème. Il n'est pas sûr qu'elle soit efficace pour les problèmes humains. Ce n'est certainement pas ce que nous avons de mieux à faire, car nous savons que cette opposition imaginaire ne peut que s'épuiser dans une lutte à mort. Il nous faudra donc aller au-delà de cette approche dichotomique.

A partir de cette opposition duelle, nous pouvons néanmoins établir une ligne de partage qui peut servir au débat. En effet, les traitements psychiques actuels, et notamment les TCC, mais aussi tout ce qui se présente comme psychothérapies diverses et variées, ont pour point commun de proposer un schéma qui permet *a priori* d'obtenir un résultat. La psychanalyse s'en distingue par son abstention quant aux perspectives *a priori* et son report de tout jugement jusqu'à l'après-coup ; la perspective ici se dessine *a posteriori*. C'est d'ailleurs un des points qui peut apparaître comme une faiblesse au regard de ceux qui ont le souci de la santé publique : lorsque que l'on a le choix entre un modèle qui annonce le résultat et une voie où la promesse n'est pas de mise, le choix se fera presque naturellement en faveur de ce qui apparaît comme sûr.

Si la psychanalyse n'est pas dans une opposition duelle aux autres thérapies, pouvons nous concevoir cette opposition dans une dialectique ? L'une est-elle l'antithèse des autres ? Y aurait-il dès lors une synthèse possible ? Ceux qui s'y sont essayés n'ont rencontré que l'échec, et le congrès de Bonneval voulu par Henry Ey en 1956 a fait long feu sur cette voie, ainsi que cela nous sera rappelé tout à l'heure par Jean-Pierre Galloy.

Quand bien même nous arriverions à vider de toute sa force imaginaire cette opposition de la psychanalyse aux autres traitements psychiques, celle-ci n'en demeurerait pas moins. Les raisons à cela ne se situent pas au niveau des arguments, mais au niveau de la structure qui sous-tend chaque position.

En effet, la psychanalyse propose une approche radicalement différente dans l'abord des problèmes psychiques, des problèmes humains. Pour introduire notre débat, je donnerai rapidement quelques repères pour cette différence radicale. Toutes les thérapies proposent de considérer ce qui ne va pas comme quelque chose qui ne fonctionne pas, comme un dysfonctionnement. La thérapie vise alors à remédier à ce dysfonctionnement. Pour cela, un modèle est proposé, modèle qui est à la fois un modèle de lecture du trouble et le fondement de la technique à suivre pour obtenir la rectification de ce qui dysfonctionne. Les modèles qui sont considérés comme les plus sérieux sont ceux qui peuvent faire

l'objet d'une validation scientifique, c'est-à-dire ceux qui permettent des résultats chiffrables, comparables entre eux et reproductibles. Une telle validation permet d'établir que le modèle considéré est valable sinon pour tous, du moins pour un grand nombre.

Ce qui distingue la psychanalyse de toutes les thérapies, c'est de prendre comme point de départ de son opération curative le fait que ce qui ne va pas n'est pas de l'ordre d'un dysfonctionnement, mais répond à quelque chose qui fonctionne. La fonction du symptôme est cruciale dans un traitement psychanalytique. Il ne s'agit pas d'éradiquer le symptôme, mais de permettre une nouvelle articulation de ce que celui-ci réalise avec ce qu'il vient déranger. La deuxième spécificité de la psychanalyse est de ne pas appuyer sa pratique sur un modèle psychologique. Certes, l'œuvre de Freud comme celle de Lacan portent des traces de tentatives d'élaborer un point de vue général, mais, fondamentalement, la pratique qu'ils ont initiée trouve son point de pivot dans le singulier de chaque cas, singulier qui ne trouve jamais sa raison dans un modèle préétabli. Cela peut se lire chez Freud, bien qu'il y ait chez lui des tentations métapsychologiques, et c'est très évident chez Lacan dont tout l'enseignement va contre l'édification de quelque modèle psychologique que ce soit et qui promeut la dimension de l'invention. En effet, si la guérison n'est pas le résultat de l'application d'une technique, l'invention s'en trouvera partie prenante. Cette invention n'est pas n'importe quoi, elle est ce qui permettra une alliance pacifiée de ce qui fonctionnait dans le symptôme et de ce qu'il dérangeait.

Autrement dit encore, l'opposition que nous pointons met en présence le point de vue de l'universel et le point de vue du singulier : d'un côté nous avons ce qui est valable pour tous, de l'autre ce qui n'est valable que pour un.

Lorsque l'on reproche à un comportementaliste d'appliquer une grille de lecture ou un modèle qui ne se soucie pas de l'individu, il nous répond à juste titre que cela est n'est pas vrai. Bien évidemment, et comme tout thérapeute consciencieux, il s'enquiert des particularités de chaque cas, il prend le temps de parler avec son patient et de s'enquérir de sa personne. Cependant, la perspective adoptée ne permet au mieux que de prendre en compte les particularités de chaque cas, – les particularités et non la singularité.

Particulier et singulier sont à distinguer soigneusement. Le particulier correspond à ce qui se particularise dans l'universel. Au sein de ce qui est valable pour tous, on distingue des variantes particulières, mais celles-ci sont toujours pensées à partir de l'universel et viennent s'y rattacher par des détours aussi variés que les formes de la rhétorique. La thérapie comportementale propose de remédier à ce qui ne va pas dans ce particulier en le réarticulant correctement à l'universel. Le psychanalyste, lui, prend son appui sur le singulier, singulier qui désigne ce qui d'aucune façon ne peut s'articuler avec l'universel, même sous la forme d'une particularité. Ce singulier est réfractaire à toute représentation et c'est cela qui est appelé à être traité dans une cure analytique.

Au-delà de cette opposition des conceptions et des pratiques, la question fondamentale qui se pose à nous reste celle-ci : qu'est-ce que le psychisme ? Avant de décider si nous devons défendre la place de la psychanalyse dans les formations universitaires, avant de savoir comment nous devons accueillir ou rejeter les thérapies qui s'y opposent, nous gagnerons certainement à dire de façon toujours plus claire notre conception de ce psychique qu'il s'agirait de traiter.

Est-ce l'image de Dieu dans l'homme ? Quelque désuète que puisse paraître cette question, n'oublions pas que ce que nous devons aux théologiens et notamment aux Pères de l'Eglise pour la connaissance de l'âme dont notre « psychisme » ne serait à leur yeux sans doute qu'un pâle avatar. Le traitement psychique est-il alors celui de la faute ? Très loin de ce point de vue, devons-nous considérer le psychisme comme l'expression d'une activité cérébrale ? Dans ce cas, le traitement consisterait bien

sûr à corriger l'activité neuronale ou la programmation génétique qui la commande. Ce point de vue à son importance aujourd'hui. Comment comprendre qu'il ait tant de crédit ? Que pouvons-nous y répondre ? Sommes-nous sur ce terrain si éloigné de la foi qu'il y paraît ? D'autres points de vue encore existent : considérons-nous le psychisme comme un fait sociologique, comme la somme des comportements ? Ou encore, revenant à la psychanalyse, pouvons-nous aller jusqu'à dire que le psychisme doit être ramené à ce que la psychanalyse a découvert ?

L'inconscient freudien n'est-il pas une première et nouvelle nomination de ce qui ne peut ni se représenter, ni se dire, et qui s'impose à nous ? La grande innovation de la psychanalyse ne réside-t-elle pas – et j'espère que Roland Sublon nous donnera son point de vue sur cette question – dans le fait de traiter ce qui était traité comme un mystère dans la religion d'un point de vue absolument non religieux ? À l'envers de la religion ?

« Demain qui seront nos psys ? » est une question qui s'articule à l'idée même que nous nous faisons du psychisme, idée qui est tendue entre science et religion dans un débat auquel la psychanalyse prend part depuis un siècle, souvent sans y être invitée. Les psys de demain seront-ils des croyants ? Supporteront-ils encore d'être dérangés ?

*Texte écrit d'après l'introduction parlée à la Rencontre du 7 juin 2008*